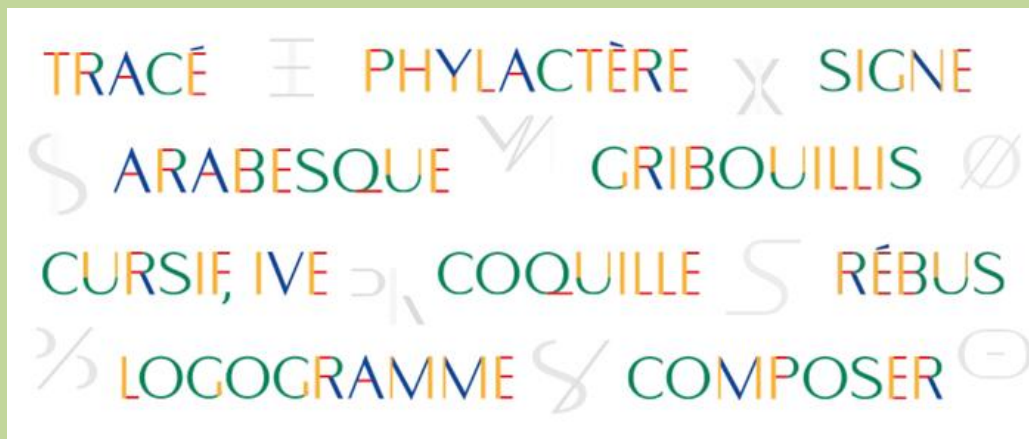


Atelier Internet mars :

Vous concocterez une petite histoire (pas d'essai) sur le thème : **la sécheresse** (météo, physique, morale...). Votre histoire devra incorporer les 10 mots de la langue française :

arabesque, coquille, composer, cursif, gribouillis, logogramme, phylactère, rébus, signe, tracé,

auxquels vous ajouterez ce onzième : **marais**



Point final

« Nous sommes au regret de ne pouvoir donner une suite favorable à votre proposition de manuscrit. Son intérêt romanesque nous apparaît insuffisant et le style, empreint d'une certaine sécheresse, ne l'autorise pas à entrer dans notre ligne éditoriale. Nous vous encourageons cependant à faire évoluer votre sujet et à retravailler votre narration etc... »

Des retours de maisons d'édition comme celui-ci, Josépha en avait accumulé déjà un certain nombre et ce dernier semblait lui confirmer que sa petite médiocrité continuerait inlassablement de l'accompagner. N'était-ce pas un **signe** si ce dernier échec lui parvenait le jour de son cinquantième anniversaire, comme un cadeau empoisonné ?

Josépha avait pourtant très tôt cru en son avenir d'auteur, encouragée par des parents si fiers des bons résultats scolaires de leur fille unique et de son goût affirmé pour la littérature. Son père, marchand de tissus dans le **Marais**, lui avait remis, en grande cérémonie, le jour de ses dix ans, un **phylactère**, lui prédisant un **tracé** de vie doté d'une jolie ligne de crête à condition qu'elle ne se sépare plus jamais de cette précieuse amulette. Papa Jacob ne transigeait pas avec le don supposé de sa chère fille et Josépha tint, dès ce jour, avec une régularité d'horlogère suisse, un journal de sa vie, persuadée que c'était ainsi qu'on entamait une carrière d'écrivain.





Il lui arrivait souvent de sécher devant la page blanche. La tête dans les étoiles, elle s'acquittait alors de quelques **gribouillis** en guise de mise en jambe et tout à coup sa plume, stimulée par l'exercice, s'élançait, traçant des **arabesques** mauves sur le papier ivoire de son cahier de cuir fauve. Elle se laissait griser par les mots et par l'idée de son talent potentiel. Cet élan **cursif** pouvait la tenir derrière son bureau plusieurs heures d'affilée, la laissant dos et cervicales en état de décomposition avancée malgré son jeune âge.

Bien qu'elle s'appliquât à **composer** ses phrases avec la plus grande rigueur, il s'y glissait parfois quelques **coquilles**. Son expression littéraire prenait peu à peu un tour corseté, rigide, autant que l'étaient son esprit formaté et ses vertèbres ankylosées par des heures d'écriture besogneuse.

À l'adolescence elle s'engagea dans la confection d'une nouvelle : *Le falafel de la rue des Rosiers*, dont le fil conducteur relevait plus du **rébus** insoluble que d'une ossature capable de soutenir une histoire construite. Ses premiers lecteurs, père et mère, avaient digéré la potion, un peu lourde, avec une bienveillance coupable. Josépha, entichée d'elle-même et de sa prose, était même allée jusqu'à se concocter un **logogramme** en guise de signature pour le jour où...

Cette première nouvelle fut suivie de *La fille au potiron* puis de *Le chat bat là, bat là*. Quand ses titres chantaient, son écriture déchantait. Un fossé immense béait entre l'intention et la réalisation. Chaque décennie offrit son lot de productions aussi insolites qu'infructueuses et la scoliose de Josépha progressait plus vite que son style, sec, rigide, aride même.

Du papier, elle en avait noirci des kilomètres depuis ses dix ans ! Oubliant de s'occuper de sa vie, elle pratiquait l'exercice d'écriture comme une ascèse, le portant presque comme un cilice, en mémoire de son père décédé un jour de shabbat lors de la lecture familiale de son septième manuscrit ! *Le loir dans la théière* avait eu raison de la patience du pauvre Jacob, qui avait depuis bien longtemps perdu ses illusions, sans pouvoir faire cesser le maladif élan plumitif de sa chère fille, élan dans lequel il portait cependant une lourde responsabilité.



Josépha, malgré une santé déclinante et un enthousiasme littéraire bien affaibli lui aussi, avait alors repris à son compte la boutique de tissus. Elle dut consacrer moins de temps à sa terrible addiction et jeta ses dernières cartouches (elle avait troqué la plume pour l'ordinateur) dans l'écriture de son roman : *Point final*, titre prémonitoire, choisi probablement comme un défi. Celui-ci achevé, elle avait pourtant posté, encore une fois, son manuscrit, le cœur battant.

Liliane Millet

À propos de ce texte les ateliécourriéristes ont dit :

Une immersion dans le quartier juif du Marais. Le falafel, sandwich vendu partout en Israël. N'est pas écrivain qui veut et le monde des éditeurs est probablement sans pitié.

Merci pour ce texte nécessaire, au moins une fois dans un atelier de plumitifs amateurs, pour resituer l'enjeu : jouer avec les mots, oui, se prendre au sérieux, non, jouer à être un auteur, oui, croire qu'on deviendra célèbre, non, croquer les mots avec délice et passion, oui, se laisser dévorer par eux, non !

Je suis tenté de croire que ton texte serait un récit réel. Les titres des romans écrits sont hors, je dirais, du normal. Il faut réellement avoir quelque chose à dire pour les avoir choisis. Autrement dit, tu dois être une habituée des éditeurs. Merci pour cette confiance.

Une bien triste histoire, en relation avec l'actualité et la rencontre dans le Marais ce 23 mars. Même si les parents peuvent parfois aiguiller leurs enfants subrepticement, ce n'est jamais souhaitable. La preuve par ton texte qui met en exergue ce défaut de bien des parents.

J'ai beaucoup apprécié la structure en boucle : tu commences par la fin, puis tu déclines toute la vie du personnage jusqu'à revenir au moment précédant le début. C'est habile ! Mais j'ai surtout aimé la dérision caustique vis-à-vis de cette écriture vouée à l'échec, qu'on trouve dans les titres imaginés, et dans la mort du pauvre Jacob en pleine lecture du manuscrit !

Comme tu le dis dans ton envoi, les mots de la francophonie nous entraînent souvent vers des créations de personnages qui échappent à leur auteur. Josépha est bien loin de tes héroïnes habituelles mais c'est aussi la magie de l'écriture, on peut faire naître et animer des natures très différentes.

Pauvre Josépha. Peut-être un séjour au CLEC lui conviendrait-il ?

Pas grave, elle peut continuer à s'amuser à ses moments perdus ! Même si les manuscrits n'ont pas l'heur de plaire aux éditeurs, je ne vois pas pourquoi Josépha serait sèche. Au contraire, elle m'a l'air bien volubile.

Tu décris fort bien la sécheresse de la plume de notre Josépha. On comprend dès la première phrase que toutes ses illusions sont sans retour. Tout, pourtant, n'était-il pas réuni, son entêtement et son sérieux, ce père aimant ? Alors, lui manque-t-il un éclair de génie, un certain trait d'écriture qui convainc ? Ou ne faut-il donc pas écrire ce que le lecteur voudrait lire ? La rigueur, n'est-ce donc pas l'une de ces choses qu'il faut éliminer ?

J'ai un peu de chagrin pour Josépha. Difficile de s'accrocher à des rêves, d'avoir des désirs qui ne sont pas accessibles. Au moins, elle ne s'en rendait pas vraiment compte. C'est déjà ça. Bel exemple de persévérance.